

Première partie

La vie et l'œuvre

I. Une formation polyvalente, intellectuelle et manuelle (1809-1839).

Un fils du peuple.

Pierre-Joseph Proudhon naît le 15 janvier 1809 à Besançon, dans une famille ouvrière : son père est d'abord tonnelier, ensuite brasseur. Mais, très honnête et mauvais commerçant, il resta toujours pauvre, ce qui très tôt fit réfléchir son fils sur les lois bizarres de l'économie.

Le jeune Pierre-Joseph a une immense admiration pour sa mère, Catherine Simonin, dont il parle en ces termes dans ses *Carnets*, au moment de la mort de cette dernière, le 17 décembre 1847 :

«...Femme de cœur, de tête et de jugement, je lui dois presque tout ce que je suis ».

En effet, madame Proudhon est très travailleuse, douée de beaucoup de bon sens et d'un caractère remarquable ; elle possède une forte personnalité qu'elle transmet à son fils aîné. Pierre-Joseph est en effet l'aîné de cinq enfants, dont trois moururent jeunes. Un seul de ses frères vécut jusqu'à quarante-quatre ans mais, peu habile en affaires, il constitua une charge pour son aîné qui l'aida jusqu'au bout.

Les enfants Proudhon reçoivent une éducation religieuse, car la mère est très pieuse.

Jusqu'en 1820, Proudhon fréquente l'école primaire, quoique de façon irrégulière, ce qui ne l'empêche pas d'être un élève brillant. Le reste du temps, il aide ses parents. L'été, il va à la campagne, dans le village proche de Besançon où habitent les parents de sa mère ; il y garde souvent les vaches, expérience dont il conservera d'ailleurs un excellent souvenir.

Une formation intellectuelle qui lui fait côtoyer les fils de la bourgeoisie (1820-1827).

Le premier tournant dans la vie de Proudhon se situe au printemps 1820, date à laquelle il entre au collège royal de Besançon, en huitième. Il reste dans ce collège jusqu'à la fin de sa rhétorique (la classe de *première* d'aujourd'hui) comme "externe gratuit". Tout cela fut possible grâce à sa mère qui fit intervenir un ami de la famille et un prêtre influent : en effet, le père de Proudhon, peu instruit lui-même, ne voyait guère l'utilité des études classiques.

Le jeune Pierre-Joseph est mal à l'aise parmi ces jeunes bourgeois : il est mal habillé et ne peut acheter les livres nécessaires. Sa fierté souffre de la condescendance de ses camarades de classe et le pousse à montrer de quoi il est capable. En effet, il se révèle un élève brillant, il a très souvent le prix d'excellence, malgré le manque de livres qu'il ne veut pas avouer : il fait ses devoirs au dernier moment, en empruntant les livres de ses camarades. Pour compenser sa pauvreté, Proudhon va à la bibliothèque municipale où sa soif de lecture stupéfie le bibliothécaire qui ne l'oubliera pas et en témoignera plus tard. De plus, il trouve au collège d'excellents amis qui l'accompagneront toute sa vie, comme les frères Gauthier et le peintre Gustave Courbet. Il est estimé de ses professeurs, au point que l'un d'entre eux intervient plus tard pour lui faire attribuer une bourse d'études : la pension Suard.

En juin-juillet 1827, Proudhon doit quitter le lycée : son père est dans la misère, très endetté par le procès qu'il vient de perdre. Proudhon ne passe pas son baccalauréat (il l'obtiendra plus tard), probablement parce qu'il n'a pas les moyens de payer les droits d'examen. De plus, son père est impatient de le voir enfin travailler et rapporter de l'argent à la maison.

Une formation manuelle dans l'imprimerie (1827-1836).

Grâce à ses études, Proudhon peut accéder à un des métiers manuels les plus inté-ressants et les mieux rémunérés de son époque : l'imprimerie. Après un rapide appren-tissage, il devient correcteur, puis compositeur. Mais les problèmes économiques de 1830 le mettent au chômage et il entreprend alors une sorte de tour de France avant de revenir à Besançon où, de 1833 à 1836, il devient prote, c'est-à-dire contremaître dans l'imprimerie des frères Gauthier. Il gagne alors correctement sa vie et peut ainsi aider sa famille fragilisée par la mort d'un de ses frères.

Le passage de Proudhon dans le monde de l'imprimerie a joué un rôle important dans sa formation intellectuelle : il a étoffé sa culture religieuse en lui donnant une bonne connaissance de la théologie chrétienne, qu'il pourra critiquer plus tard en connaissance de cause. En effet, l'Église catholique était en général le premier client des imprimeries. C'est ainsi que Proudhon imprima les Pères de l'Église, ainsi qu'une Bible latine et le *Dictionnaire théologique* de Bergier, ouvrages dont il devint familier et qui eurent une grande influence dans la formation de sa pensée.

Pierre-Joseph fait des rencontres intéressantes dans les imprimeries où il travaille : il se lie d'amitié avec Gustave Fallot, qui exercera une grande influence

sur sa destinée. En effet, ce jeune intellectuel bourgeois s'enthousiasme pour Proudhon, car, ayant deviné tout de suite ses immenses dons, il est persuadé que le jeune homme deviendra une célébrité. Aussi, Fallot cherche par tous les moyens à le sortir de sa condition ouvrière : il envisage de faire de lui un professeur. Mais les circonstances ne lui permettent pas d'y parvenir : il meurt brutalement en 1836. Cette mort affecte fortement Proudhon qui tombe malade et se jure de faire honneur à tous les espoirs que son ami avait mis en lui, et d'abord de continuer son œuvre philologique.

Proudhon, maître-imprimeur, puis étudiant, quitte le monde ouvrier (1836-1839).

Proudhon fait alors une autre expérience sociale : celle de petit patron. En 1836, il achète avec deux amis une petite imprimerie à Besançon. C'est une expérience négative : l'imprimerie marche mal, un associé se suicide et Proudhon est couvert de dettes. Il mettra des années à les rembourser. Cependant en 1837, il publie son premier ouvrage, *l'Essai de grammaire générale*, qu'il ne signe pas, et qu'il désavouera ensuite, ouvrage dans lequel il veut prouver l'unité du genre humain par celle de l'unité d'origine des langues.

En fait, à partir de la philologie, Proudhon s'occupe surtout de philosophie et de théologie. Mais il manifeste déjà des préoccupations sociales, envisageant la nécessité de remettre en cause l'ordre social. Toujours en 1837, Proudhon se rend à Paris et se fait deux nouveaux amis indéfectibles : Ackermann, un ami de Fallot, qui mourra jeune, lui aussi, puis Bergmann, qui sera un de ses amis les plus intimes (Proudhon le tutoie) et deviendra professeur à l'université de Strasbourg.

En mai 1838, Proudhon prend une grande décision : il se présente au baccalauréat afin de postuler à la pension Suard, qui consistait en une rente de 1500 francs par an pendant trois ans, donnée à un bachelier méritant du Doubs, choisi par l'Académie de Besançon. Le but de Proudhon est de poursuivre ses recherches intellectuelles et de suivre la voie que Fallot lui avait tracée. Mais Proudhon vit comme un déchirement son départ du monde ouvrier ; il a le sentiment de se couper de ses "frères de misère". Reçu au baccalauréat, avec de bonnes notes, sauf dans les matières scientifiques, il rédige sa lettre de candidature à la pension Suard, dans laquelle il revendique avec fierté ses origines ouvrières et fait le serment de travailler toute sa vie « à l'amélioration intellectuelle et morale » des classes populaires. Proudhon a enfin trouvé sa vocation : il peut ainsi donner libre cours à ses dons intellectuels, tout en ne trahissant pas sa classe d'origine.

En août 1838, la pension Suard est attribuée à Proudhon à une forte majorité, grâce à quelques amis. Certains d'entre eux ont peut-être regretté leur vote plus tard.

En novembre 1838, Proudhon vient à Paris pour suivre des cours de littérature à la Sorbonne et au Collège de France. Mais il se montre très critique vis-à-vis de ses

professeurs. Aussi préfère-t-il fréquenter les bibliothèques, ce qui lui permet de s'instruire de façon plus personnelle. Boulimique de lecture, il veut toucher à presque tous les domaines, aussi bien les langues anciennes que la philosophie, l'exégèse biblique que la linguistique. Quand son tuteur académique le met en garde contre le risque de dispersion et de superficialité, Proudhon ne l'écoute pas. Son tempérament fier et très indépendant se manifeste encore ici, en même temps que son côté impulsif qui se retrouvera dans ses écrits. De plus, pour compléter sa pension et aider ses parents, Proudhon, ruiné par son imprimerie, fait quelques travaux d'écriture. En même temps, il continue d'écrire pour lui-même.

En 1839, il envoie son premier ouvrage social à l'Académie de Besançon, afin de justifier sa pension : *De l'utilité de la célébration du dimanche*, ouvrage qu'il considère comme son « *programme* » car on y trouve exposés les grands thèmes proudhoniens :

- le primat du moral avec la foi en un idéal de justice ;
- la foi dans les capacités de la raison humaine : celle-ci se trouvant en tout homme, même le peuple en est porteur, et il doit l'utiliser pour se prendre en charge ;
- l'intuition sociologique d'une force collective et de la spécificité du fait social ;
- la volonté d'un nouvel ordre politique démocratique et républicain, avec deux valeurs fondamentales : la liberté et l'égalité, que Proudhon juge inséparables (l'une étant la condition de l'autre), et dont l'union forme la justice.

L'ouvrage est accueilli favorablement, ce qui encourage Proudhon à continuer ses publications qui vont très vite le rendre célèbre.

Quel est le bilan de la formation de Proudhon ? Est-il autodidacte, comme on le dit souvent ?

Si l'on prend la définition habituelle du *Robert* et du *Larousse*, « *qui s'est instruit lui-même* », il est sûr qu'elle ne s'applique pas à Proudhon, qui a suivi le cycle normal des études secondaires, comme les fils de la bourgeoisie de son époque, et qui fut – on l'a vu – un élève brillant, ce qui lui permit de très bien maîtriser le latin (en classe de première, il pensait en latin) et assez bien le grec, et d'avoir une excellente culture littéraire, et tout cela avec un don pour la critique littéraire, reconnu par Sainte-Beuve.

Le qualificatif d'*autodidacte* ne peut donc s'appliquer à Proudhon que dans le sens où il a manifesté une très grande indépendance intellectuelle, car son tempérament le poussait à explorer seul tous les domaines de la pensée, à penser par lui-même, en trouvant sa propre méthode, même si celle-ci s'est forgée grâce à la lecture des grands ouvrages de ses devanciers et de ses contemporains. En effet, Proudhon se considère avec beaucoup de lucidité comme un « *aventurier de la pensée* ». C'est certainement ce qui fait sa force et son originalité, et parfois sa faiblesse. Lui-même reconnaît en 1839, avec toujours autant de lucidité, que la

présentation de ses ouvrages n'est pas assez travaillée et qu'il a du mal à discipliner ses idées, à les exposer de façon claire.

En tout cas, Proudhon a eu une formation complète et originale : il est rare (à part quelques exemples célèbres comme Spinoza et Rousseau) qu'un intellectuel ait appris et exercé un métier manuel. Mais cette activité lui confère une expérience bien supérieure à celle de ses pairs et une meilleure connaissance de la réalité sociale : autour de 1830, il a connu le chômage, ainsi que les humiliations de la pauvreté, ce qu'il n'oublia jamais. C'est pourquoi, même s'il a conscience de s'être extrait du peuple par son instruction et ses activités intellectuelles, dont il finira par vivre, il s'est considéré toute sa vie comme un « *filz du peuple* » et il s'est investi de la mission d'être l'interprète de ce peuple bâillonné, bien que tout à fait capable de prendre son destin en main.

II. Une participation de plus en plus importante au débat d'idées de son époque (1840-1847).

Proudhon accède à la célébrité avec ses mémoires sur la propriété.

En 1840, Proudhon adresse un nouveau mémoire à l'Académie de Besançon, intitulé *Qu'est-ce que la propriété ?*, texte appelé à faire un certain bruit. En effet, depuis 1838, Proudhon, conscient des bouleversements provoqués par la première révolution industrielle dans la société française, délaisse la philologie pour se concentrer sur l'analyse économique et la critique de la société, comme en témoignent ses nouvelles lectures, toujours très abondantes, puisqu'il bénéficie de la pension Suard jusqu'en 1842.

Mais cette fois, le nouvel ouvrage de Proudhon est mal reçu par l'Académie, du fait de son attaque virulente de la propriété privée. En revanche, c'est un succès dans les milieux populaires et parmi ceux qui se préoccupent de la "question sociale". En 1841, l'Académie veut obliger Proudhon à se rétracter, mais celui-ci refuse. Sa pension est cependant maintenue grâce au soutien de ses amis habituels, et de l'économiste Adolphe Blanqui. Pour le remercier, Proudhon lui adresse, sous forme de lettre, son *Deuxième Mémoire sur la propriété*. Mais cet ouvrage, qui n'était pas moins violent que le premier, faillit causer à Proudhon des ennuis judiciaires. Il n'en sortit que grâce, encore une fois, à l'intervention d'Adolphe Blanqui, envers qui Proudhon aura de la reconnaissance toute sa vie.

Fin 1841, pris à parti par un fouriériste anonyme, Proudhon écrit un *Troisième Mémoire sur la propriété* qu'il adresse à Victor Considérant en janvier 1842, juste avant son procès devant les assises du Doubs pour attaque à la propriété, à la religion, à l'ordre public. Il est acquitté de justesse... mais Proudhon décide de s'attaquer plus fermement encore à l'Église et à la philosophie officielle de Victor Cousin.

Auparavant, il lui faut trouver de quoi vivre : la pension Suard est terminée, son imprimerie enfin vendue lui laisse beaucoup de dettes à rembourser. Proudhon accepte alors la proposition de ses anciens condisciples de lycée, les frères Gauthier, qui possèdent une société de batellerie siégeant à Lyon.

1843-1847 : l'avocat des Gauthier rencontre les philosophes allemands de son temps et affronte Karl Marx.

Proudhon redevient salarié en tant que commis batelier. En fait, il a plutôt des responsabilités de fondé de pouvoir et d'avocat d'affaires : il permet ainsi à ses employeurs de gagner plusieurs procès. De leur côté, les frères Gauthier sont extrêmement compréhensifs à l'égard de Proudhon qui peut se rendre à Paris autant qu'il le veut et poursuivre en même temps son œuvre d'écrivain. Cette nouvelle expérience dans le domaine du travail lui permet de voir de près le fonctionnement d'une entreprise et d'analyser les problèmes qu'elle rencontre, surtout à cette époque où la France, bouleversée par la première révolution industrielle, connaît en même temps une phase de dépression économique qui dure jusqu'au Second Empire et augmente les problèmes sociaux. Ceci n'échappe pas à Proudhon qui dispose d'un bon observatoire.

Proudhon poursuit ses publications. En 1843, paraît un livre important, mais difficile d'accès, *De la création de l'ordre dans l'humanité*, dans lequel Proudhon veut construire une méthode intellectuelle pour comprendre la réalité dans son évolution, et en particulier la réalité économique de son temps, c'est-à-dire le capitalisme. Proudhon y développe sa conception de la dialectique sérielle et il fait de l'économie politique la clef de l'évolution des sociétés.

En 1846, Proudhon publie le *Système des contradictions économiques*, qui est une application de la dialectique aux catégories économiques et dans lequel apparaissent plus nettement qu'auparavant tous les grands thèmes de la philosophie proudhonienne, comme par exemple les notions de justice et de mutualité, selon lesquelles doivent s'organiser la vie économique et la société.

Proudhon fréquente les intellectuels de son temps et en particulier les révolutionnaires étrangers réfugiés en France.

C'est pendant l'hiver 1844-1845 que Proudhon rencontre à Paris des philosophes allemands et russes, disciples de Hegel et de Feuerbach, en particulier Karl Grün, Karl Marx et Bakounine. À travers eux, Proudhon acquiert une meilleure connaissance de la pensée des philosophes allemands du début du XIX^e siècle, et en particulier de Hegel. Les révolutionnaires allemands essaient de convertir Proudhon à leur façon de penser, et ils le mêlent à leurs rivalités internes, car Proudhon est déjà un des théoriciens socialistes les plus en vue. Marx a beaucoup

apprécié son *Premier mémoire sur la propriété* ; il en a souligné le côté novateur et révolutionnaire.

Les premiers rapports entre les deux hommes sont donc cordiaux, mais ils se détériorent rapidement pour plusieurs raisons. D'abord, Proudhon ne prend pas le parti de Marx dans la polémique qui l'oppose à d'autres philosophes comme Grün. Ensuite Proudhon refuse de se laisser enrégimenter par Marx dans un mouvement socialiste international, et il lui écrit en 1846 une lettre très clairvoyante pour expliquer son refus, lettre dans laquelle il manifeste son attachement à la liberté face à l'autoritarisme de Marx. La parution du *Système des contradictions* rend la brouille entre les deux hommes définitive. Il est vrai que tout les sépare : leur origine, leur tempérament, leur méthode intellectuelle. De plus, Marx supporte mal le fait que Proudhon, plus âgé que lui, a déjà fait une œuvre originale, qu'il est célèbre et écouté. Ainsi, Marx déchaîne une polémique contre Proudhon, mais celui-ci n'a pas le temps de répondre, car les événements politiques se précipitent et il a d'autres projets plus intéressants. En novembre 1847, Proudhon décide de quitter définitivement les Gauthier et de se lancer dans le journalisme.

III. Un intellectuel célèbre qui vit de sa plume, mais rencontre beaucoup d'hostilité (1848-1865).

Proudhon face à la Révolution de 1848.

Au cours de l'année 1848, Proudhon est confronté à une révolution qui suscite beaucoup d'espoirs, puis beaucoup de déceptions.

En 1848, s'ouvre dans la vie du philosophe une période nouvelle qui est marquée par son engagement politique, puis son emprisonnement et aussi par un mûrissement de sa pensée, surtout sur le plan politique.

Fin février 1848, Proudhon peut enfin créer avec quelques amis un journal qui diffuse ses idées dans le peuple. Son titre est très proudhonien : *Le Représentant du peuple*. Il devient quotidien à partir d'avril 1848, mais il connaîtra beaucoup de vicissitudes du fait de sa virulence.

À la demande de quelques militants républicains qui réclamaient la solution promise dans les *Contradictions économiques*, Proudhon écrit à la hâte la *Solution du problème social*, où il affirme que la révolution politique n'est pas suffisante pour délivrer le peuple de l'oppression et qu'il faut d'abord changer le système de production pour résoudre la question sociale.

Le 4 juin 1848, après avoir publié dans son journal un « *programme révolutionnaire* » de trente pages, qui résumait de façon assez claire ses principales idées de réformes économiques et politiques, Proudhon est élu représentant de Paris à l'Assemblée constituante, en même temps que Victor Hugo, Thiers et Louis-Napoléon Bonaparte. Cette courte expérience politique lui laissera des souvenirs

amers : il s'est reproché de n'avoir pas su éviter les journées de guerre civile de juin 1848. Très lucide sur ses nouvelles fonctions, il en conclut que le pouvoir coupe du peuple et même que tous ceux qui possèdent le pouvoir finissent par avoir peur du peuple. Ainsi Proudhon s'est accusé d'avoir été « *un imbécile* » et il en tirera les conséquences dans sa théorie politique de l'anarchisme.

Le 31 juillet, lors d'une séance houleuse, car l'Assemblée lui est tout à fait hostile, Proudhon présente son projet de réorganisation de la société, projet qui achève de faire de lui "l'Homme-Terreur" de son époque, et qui aboutit à un blâme de la part de l'Assemblée. Un "déluge de calomnies" s'abat sur lui, il est insulté, non seulement par des bourgeois, mais aussi par des gens du peuple, qui voient en lui "un monstre".

Fin août 1848, le *Représentant du peuple* est suspendu définitivement. Mais le 2 septembre, Proudhon lance un nouveau journal, *Le Peuple*, qui durera jusqu'au 13 juin 1849 et qui attaque à la fois la réaction bourgeoise, mais aussi la Montagne, c'est-à-dire l'extrême-gauche de l'Assemblée.

Proudhon se démarque de celle-ci en refusant le suffrage universel tel qu'il est organisé, et en prônant l'abstention : comme nous l'avons vu, il veut d'abord une révolution économique et sociale. De plus, il s'oppose fortement à l'étatisation et à la centralisation voulues par Louis Blanc, les Jacobins et de nombreux socialistes.

En décembre 1848, l'élection triomphale de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République déçoit fortement Proudhon, qui d'ailleurs n'a pas voulu voter pour le candidat de la gauche.

À la suite de toutes ces déceptions politiques, le philosophe tombe gravement malade.

Les années 1849-1852.

C'est une période où Proudhon connaît la prison, ce qui n'empêche ni son mariage ni une intense activité intellectuelle.

Le début de 1849 apporte à Proudhon une grande déception, avec l'échec de l'expérience du crédit gratuit.

En 1848, il pensait qu'il devait profiter de la dynamique révolutionnaire pour lancer son projet d'une nouvelle institution bancaire originale et destinée au peuple, puisqu'elle a pour but d'assurer un crédit gratuit. Proudhon voulait démontrer que son projet était viable, qu'il pouvait améliorer tout de suite les conditions de vie de la classe ouvrière, et qu'il permettait en même temps aux nombreuses associations ouvrières de se constituer en véritable force économique face à la bourgeoisie.

À la suite d'une maladresse de Proudhon qui avait enrôlé de force des personnalités qui ne voulaient pas être mêlées à ce projet, la *Banque d'échange*, dont les statuts furent publiés dans *Le Représentant du peuple* du 10 mai 1848, fut rapidement abandonnée. En août 1848, Proudhon échoue dans sa proposition de nationalisation de la Banque de France, dont il veut faire la banque de tous les

Français, avec un taux de crédit très faible. C'est alors qu'il se rapproche des anciens délégués à la commission du Luxembourg et des associations ouvrières qu'ils ont créées, afin de faire aboutir son projet bancaire.

Les statuts de la *Banque du peuple* sont rédigés en janvier 1849 et déposés en février chez un notaire. Il est prévu qu'on puisse y adhérer sans être actionnaire : dans ce cas, il faut verser un minimum de 5 francs (prix d'une action). La banque ne peut commencer à fonctionner qu'avec un capital de 50.000 francs pour couvrir les frais de fonctionnement et parce qu'au début elle est obligée d'utiliser la monnaie métallique. Mais il y eut beaucoup plus d'adhérents que d'actionnaires, et comme ces derniers peuvent payer en plusieurs fois, l'encaisse de la banque ne dépassa pas 20.000 francs, ce qui ne lui permit pas de fonctionner. Proudhon liquida la Banque du peuple en avril 1849, d'autant plus qu'il a alors de gros problèmes d'argent, car son journal, sur lequel il compte pour renflouer sa banque, croule sous les amendes.

De plus, d'autres ennuis l'assaillent.

Fin mars 1849, Proudhon passe en jugement devant la cour d'assises : il est condamné à trois ans de prison et à trois mille francs d'amende à la suite d'articles très violents contre Louis-Napoléon Bonaparte et d'un appel à l'Armée, articles qui tombent sous le coup de la loi, et qui entraînent la levée de son immunité parlementaire par l'Assemblée.

De juin 1849 à juin 1852, Proudhon devient prisonnier politique avec des conditions de vie fort clémentes la plupart du temps : il peut parfois sortir dans la journée, mais aussi recevoir ses amis dans la grande chambre dont il dispose, avec tous les livres qui lui sont nécessaires. C'est ainsi que ces trois années furent, malgré l'emprisonnement, très productives pour Proudhon.

Ses activités intellectuelles se poursuivent : il continue à diriger son journal qui change de nom après le 13 juin 1849, devenant *La Voix du peuple*, jusqu'en mai 1850.

En novembre 1849, Proudhon publie *Les Confessions d'un Révolutionnaire*, littérairement son plus beau livre, selon Saint-Beuve. Il s'agit à la fois du récit de la Révolution de 1848 par un de ses acteurs, et d'une autobiographie dans laquelle Proudhon réfléchit sur ses erreurs, ses illusions, en même temps que sur celles des partis de gauche de la Deuxième République. Dans cet ouvrage, se trouvent aussi des considérations politiques et philosophiques qui annoncent les prochains grands livres, en particulier *De la Justice*. Proudhon remonte à la Révolution de 1789, afin de montrer que la France est entrée dans l'ère de la Révolution fondée sur les principes fondamentaux de liberté et d'égalité, base nécessaire de la démocratie. Proudhon va tirer les conséquences de son bilan très lucide de la Révolution de 1848 dans sa préparation des changements radicaux de la société.

Poursuivant sa réflexion sur la « *solution au problème social* » et la pratique révolutionnaire, Proudhon publie en 1851 l'*Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle*, qui est une synthèse réussie de sa pensée, car il expose avec plus de

précision son modèle de socialisme, que l'on peut qualifier d'autogestionnaire, puisque fondé sur l'association et le contrat. Se faisant historien, Proudhon esquisse les quatre grandes étapes parcourues par l'humanité pour arriver au stade actuel, celui de la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. Cette évolution est dans la logique de l'humanité, mais elle n'est pas inéluctable, car l'homme doit vouloir la mettre en acte pour qu'elle s'accomplisse. Pour cela, Proudhon compte sur l'appui des classes moyennes qui doivent s'allier avec le prolétariat industriel contre le grand capitalisme. En effet, le peuple, dépourvu d'instruction, peut, s'il est livré à lui-même, se laisser entraîner vers la dictature, dont la classe moyenne peut le préserver. Cette dernière reste attachée à la liberté et à l'égalité et constitue les forces vives de la nation par son dynamisme économique. Proudhon veut donc lui donner les moyens de travailler librement grâce à l'association mutuelle et à l'organisation des forces économiques selon la loi du contrat. Cette notion est très différente du contrat social de Rousseau, puisqu'il s'agit de contrats réels, signés entre des individus ou des collectivités, et qui sont à la base d'un nouveau régime économique et politique. Ainsi, Proudhon continue de marteler que la Révolution doit d'abord être économique et sociale, avant d'être politique, contrairement à ce que croyaient les républicains de son époque. Cette attitude le singularise parmi la gauche de son temps et lui attire beaucoup d'inimitiés, mais il n'en démordra pas, même s'il accorde quelques années plus tard une place plus importante à la révolution politique dans le cadre du fédéralisme.

Au milieu de tous ces remous politiques, une nouvelle expérience s'avère très positive pour Proudhon : le mariage et la paternité.

En décembre 1849, Proudhon, qui songeait au mariage depuis quelques années, épouse en prison une ouvrière, Euphrasie Piégard, qui sera d'un dévouement sans faille, dévouement auquel Proudhon fut sensible. Ce mariage n'est célébré que civilement, malgré les regrets de sa femme. En novembre 1850, naît la première fille de Proudhon, Catherine, qui mourra presque centenaire, en 1947.

Les années 1852-1865.

Malgré les difficultés diverses, Proudhon continue de construire une théorie complète de la nouvelle société socialiste qu'il appelle de ses vœux.

Désormais Proudhon connaît une vie familiale qui l'épanouit, mais qui est souvent endeuillée.

Proudhon s'est marié sans être amoureux, plutôt pour « *s'établir* », mais il va trouver de telles joies dans la vie de famille qu'il regrettera de ne pas s'être marié plus tôt et qu'il éprouvera une grande affection pour sa femme, comme il l'a avoué à ses amis en janvier 1850. Proudhon a donc trouvé l'épouse qui lui convenait. Ce facteur d'équilibre personnel lui sera bien utile pour supporter les soucis qui vont

l'accabler dans les années cinquante. De plus, la paternité apportera de grandes joies au philosophe qui sera un père de famille très attentif. Malheureusement, plusieurs de ses filles mourront jeunes, comme il était fréquent à l'époque. En 1852, naît sa deuxième fille, Marcelle ; en 1853, la troisième, Stéphanie ; enfin, en 1856, la quatrième, Charlotte, qui ne vivra que quelques mois.

Les années 1852-1858 sont, à tous les points de vue, une période difficile, ce qui n'empêche pas Proudhon de mettre au point sa théorie de la Justice.

Des problèmes nombreux l'assaillent. La situation politique est bloquée avec l'instauration du Second Empire qui est un régime autoritaire où n'existe aucune liberté de presse, du moins avant 1860. Proudhon doit abandonner l'espoir de réformes économiques profondes à brève échéance. Il se donne alors pour tâche de « réveiller les esprits de leur torpeur » et pour cela d'être plus constructif que dans le passé : il va donc élaborer une théorie plus complète de la société socialiste qui doit remplacer le capitalisme. Mais les ennuis de santé et les chagrins se multiplient : en 1854, toute la famille de Proudhon est victime du choléra et sa deuxième fille Marcelle en meurt. Proudhon lui-même ne s'en remettra jamais complètement : il connaîtra désormais de fréquents ennuis de santé qui le gêneront dans son travail. De plus, les ennuis financiers sont importants : il n'arrive pas à rembourser ses dettes. Il aide même son frère, plus pauvre que lui.

Malgré tout, Proudhon rédige alors l'un de ses ouvrages majeurs, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, qui paraît en 1858 et dans lequel il veut élaborer une pensée révolutionnaire complète, capable de faire pendant au catholicisme, en ce qui concerne les questions aussi bien philosophiques, économiques et sociales que morales.

Ainsi, cette œuvre constitue la somme de la pensée de Proudhon, mais les circonstances de sa naissance en font un ouvrage de combat contre l'Église catholique en même temps qu'un exposé de la doctrine de Proudhon concernant la Justice.

En avril 1855, paraît un opuscule biographique consacré à Proudhon par Eugène de Mirecourt, un catholique réactionnaire. Ce dernier s'appuie sur le post-scriptum de la lettre que le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, lui avait envoyée à propos de Proudhon, pour critiquer les idées révolutionnaires du philosophe, et pour les expliquer par un immense orgueil et une frustration sociale. Faisant volontairement un amalgame entre E. de Mirecourt et le cardinal Mathieu, Proudhon décide de répondre à l'archevêque de Besançon, à qui s'adressent les douze études de *De la Justice*, et à travers lui il cherche à atteindre toute l'Église catholique. En effet, selon le philosophe, la marche de l'histoire implique que la Religion, système absolutiste de la transcendance, doit céder la place à la Justice, système démocratique de l'immanence. Ainsi, l'Église catholique, fondée sur le principe d'autorité, constitue un obstacle à l'avènement de la Justice, tandis que la Révolution française de 1789, fondée sur la liberté et l'égalité, permet à la Justice

de prendre possession de la société, et donc de favoriser l'essor du mutualisme et du fédéralisme.

L'ordre moral qui règne à cette époque fait que l'ouvrage est saisi rapidement, et Proudhon est condamné à trois ans de prison et à quatre mille francs d'amende. Il préfère alors s'exiler.

De 1858 à 1862 Proudhon vit en Belgique. Ce séjour à l'étranger l'amène à s'occuper de nouveaux problèmes concernant la politique étrangère, la question des nationalités et celle de l'organisation des États.

En 1861, paraît à Paris *La Guerre et la Paix*, ouvrage qui va déconcerter même ses amis, car Proudhon paraît y faire l'apologie de la guerre. En fait, il explique les causes des guerres, mais aussi parfois leurs conséquences positives, et il montre que les luttes doivent désormais être économiques, afin de transformer le système économique, ce qui abolira la guerre elle-même. De plus, Proudhon a une position originale face au problème des nationalités, ce qui lui attire beaucoup d'inimitiés. En effet, il pense que les revendications nationales servent souvent à masquer les problèmes économiques et sociaux, et il redoute la constitution de grands États encore plus oppresseurs, posant ainsi le problème de la structure des États.

En 1861, Proudhon publie aussi *La Théorie de l'impôt*, ouvrage rédigé l'année précédente. C'est en fait un mémoire envoyé au Conseil d'État du canton de Vaud, qui avait mis au concours l'étude d'une réforme du système fiscal. Proudhon est primé à l'unanimité et reçoit mille francs, dont il a bien besoin pour éponger ses dettes.

En 1862, Proudhon se décide à rentrer en France (il avait été gracié en 1860), à la suite de manifestations hostiles des Belges contre sa personne. Il s'installe à Passy.

De septembre 1862 à 1865, malgré une santé compromise, Proudhon poursuit ses recherches sur le fédéralisme et le mutualisme.

Proudhon a des problèmes de santé de plus en plus fréquents, car son organisme est épuisé, mais il a plusieurs ouvrages en chantier. En 1863, il s'occupe surtout de théorie politique : à partir des revendications de l'État-nation, qui enflammaient l'Europe en ce milieu du XIX^e siècle, Proudhon s'interroge sur les dangers de la centralisation étatique et sur les modes de gouvernement. Ses deux œuvres, *La Fédération et l'Unité en Italie*, puis *Si les traités de 1815 cessaient d'exister ?*, mettent en garde contre le nationalisme et l'État centralisateur, tandis que son grand ouvrage, publié la même année, *Du Principe fédératif*, élabore avec beaucoup plus de précision un système politique fédératif en vue de préserver la paix internationale et la liberté des citoyens. Toujours en 1863, à l'occasion des élections législatives en France, Proudhon explique sa conception du suffrage universel et sa volonté d'abstention, qui était mal comprise, dans *Les Démocrates assermentés et les réfractaires*.

L'année 1863 a donc été très productive, et on comprend que l'état de santé de Proudhon se détériore gravement. Cependant, en 1864, un groupe d'ouvriers auteurs du *Manifeste des soixante*, dans lequel ils affirmaient ne soutenir que des candidatures ouvrières aux élections législatives, interroge Proudhon sur ce choix. Ce dernier se met de nouveau au travail pour leur répondre, mais il meurt épuisé le 19 janvier 1865, sans avoir pu publier l'ouvrage à peu près achevé, qui est un résumé de toute sa pensée. En effet, dans *De la capacité politique des classes ouvrières*, Proudhon expose sa théorie mutuelliste et sa théorie fédéraliste, qu'il applique aussi bien à l'économie qu'à la politique, et il a donné plus de précisions sur les institutions politiques, conformes au principe de justice, qui devraient enfin permettre de mettre en place une véritable démocratie, avec un suffrage universel réaménagé dans un cadre fédéraliste.

Proudhon laisse d'autres ouvrages inachevés, qui seront publiés par ses amis après sa mort. Les plus importants sont la *Théorie de la propriété*, qui est une synthèse de la position de Proudhon face à cette question qui l'a préoccupé toute sa vie, et *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, ouvrage qui, à partir d'une étude sur Courbet, expose la conception proudhonienne du rôle social de l'artiste et son refus de l'art pour l'art.

Proudhon fut accompagné par plus de cinq mille ouvriers au cimetière Montparnasse, où il repose encore aujourd'hui, et il eut même droit aux hommages militaires, à la demande du peuple, dont le cortège rencontra un régiment en manœuvres dans le quartier.

Curieuse revanche de *l'homme-terreur* et de *l'anarchiste* !

IV. Une personnalité exceptionnelle et parfois déconcertante.

Une personnalité complexe mais attachante, grâce à de grandes qualités morales.

Il est difficile de cerner la personnalité de Proudhon dans toute sa complexité. Lui-même avait parfois conscience de ses contradictions, sans chercher vraiment à les dépasser, puisque, comme nous le verrons, il a donné un véritable statut philosophique à l'équilibre des contraires. Cependant des grandes lignes peuvent être dégagées sans trahir la véritable nature du philosophe.

Ses origines paysannes et franc-comtoises l'ont beaucoup marqué, et il en était très fier : il était heureux de ressembler à son grand-père maternel, dont il a parlé dans ses ouvrages, car il admirait son caractère indépendant et énergique, et sa capacité à tenir tête à l'autorité, surtout quand elle était injuste. Ainsi, Proudhon est resté toute sa vie fidèle à ses origines : il présentait un aspect rustique, qu'il a d'ailleurs un peu cultivé lorsqu'il est devenu célèbre. Sa mise était parfois négligée, surtout avant son mariage et il a toujours gardé beaucoup de simplicité et de

spontanéité dans les rapports humains. D'ailleurs, c'était un bon vivant dont la table était en permanence ouverte à ses amis. Il avait le culte de l'amitié et manifestait une générosité et une fidélité à toute épreuve pour ses nombreux amis, qui pouvaient toujours compter sur lui. Ainsi, il a eu des amis exceptionnels, qui l'ont beaucoup aidé, par exemple en lui prêtant de fortes sommes d'argent pour de longues périodes.

Proudhon a toujours fait preuve d'un grand sens des responsabilités à l'égard de sa famille : il a soutenu financièrement ses parents et son frère jusqu'à leur mort, et ensuite il s'est toujours arrangé pour que sa femme et ses filles ne manquent de rien, même lorsqu'il avait des ennuis d'argent.

La personnalité de Proudhon a eu une influence certaine sur sa doctrine, dans laquelle on retrouve son attachement à la liberté, sa grande rigueur morale, son souci de vérité, son amour du travail, mais aussi son goût pour la polémique et sa nature passionnée. Proudhon est le contraire d'un tiède, il possède un caractère entier, intransigeant, ce qui ne facilite pas les rapports avec les autres, mais ne le prive pas d'amis, vu ses nombreuses qualités. Proudhon se connaissait assez bien lui-même. Dans ses *Carnets* ou dans ses lettres à ses amis, il évoque assez souvent les deux aspects antithétiques de sa personnalité : c'est à la fois un esprit très logique, soucieux de rationalité, et un être de passion qui a le goût des paradoxes, de la polémique, et qui est sujet à des excès, soit d'enthousiasme, soit de découragement. Raison et passion ne seront pas constamment équilibrées chez Proudhon, qui écrira plusieurs ouvrages dans la précipitation, ce qui explique leur rédaction parfois brouillonne, d'autant plus que le philosophe ne se relit guère. Il n'a pas toujours pris le temps de laisser mûrir sa pensée.

Proudhon et l'argent.

Proudhon connut des conditions de vie difficiles qui s'améliorèrent cependant avec le succès, mais il manifesta toujours un grand détachement à l'égard de l'argent.

Proudhon a toujours eu des problèmes d'argent, mais le succès de ses ouvrages lui permet de disposer de sommes plus importantes après 1848.

Proudhon dépense peu pour lui-même, et il connaît des conditions de vie très difficiles, et même la misère, lorsqu'il vit à Paris avec la pension Suard, de 1838 à 1843. Il dispose alors de peu d'argent, mais doit éponger les dettes créées par son imprimerie, et aider ses parents très pauvres. Son travail chez les Gauthier, de 1843 à 1847, lui permet d'améliorer sa situation, mais il reste les énormes dettes de l'imprimerie qui le poursuivront longtemps.

À partir de 1848, les rentrées d'argent de Proudhon sont constituées par ses droits d'auteur, plus quelques travaux d'écriture. Il peut compter aussi sur la générosité de son éditeur Garnier (qui lui avance des sommes importantes) et sur celle de ses amis. Ses charges sont lourdes car, à son frère qui a eu de gros

problèmes d'argent jusqu'à sa mort en 1860, il faut ajouter à partir de 1849, la famille qu'il a fondée. De plus, Proudhon et les siens sont souvent malades et ont donc d'importants frais médicaux. Proudhon ne pourra jamais éloigner durablement les soucis d'argent : quand il aura des revenus corrects, des charges imprévues viendront déséquilibrer son budget. Ainsi en 1848, son journal, qui a un fort tirage pour l'époque, fait des bénéfices, mais ceux-ci sont absorbés par les amendes que lui valent ses attaques contre le pouvoir. En 1849, l'expérience de la Banque du peuple engloutit les économies de Proudhon. Après 1853, il obtient des succès de librairie, mais ses ennuis de santé et ses démêlés avec le pouvoir, puis son exil, diminuent ses rentrées d'argent. Paradoxalement, c'est après la mort de Proudhon que sa famille fut vraiment à l'abri du besoin : toutes les dettes furent remboursées grâce à une souscription, et madame Proudhon disposa d'un petit capital qui, avec les droits d'auteur de son mari, lui assura une certaine aisance.

Le budget et les conditions de vie de Proudhon sont proches de ceux de la classe moyenne, mais son attitude face à l'argent est très différente.

Grâce aux *Carnets* et à la *Correspondance*, on peut avoir une idée du budget moyen de la famille de Proudhon, en particulier pour les années cinquante : il est de l'ordre de 3300 francs par an, et en 1863, Proudhon lui-même avance le chiffre de 3000 à 4000 francs par an. Cela ne correspond pas aux revenus d'une famille ouvrière, qui ne dépassent pas 2000 francs par an, dans le meilleur des cas, même si la femme travaille. Le budget de Proudhon est donc davantage celui d'un membre de la classe moyenne, comme son mode de vie : il habite un appartement agréable, au loyer élevé, sa femme ne travaille pas, ses filles sont bien habillées, il achète des produits alimentaires de qualité (en particulier pour la viande et le vin), sa famille voyage en première classe et, pour déménager en Belgique il lui faut un wagon entier !

En revanche, Proudhon, contrairement à ce qu'a affirmé Marx, n'a pas la mentalité d'un bourgeois. En effet, un bourgeois a le souci d'épargner, alors que Proudhon vit toujours à crédit et son budget est sans cesse en déficit, car le philosophe préfère emprunter et « *tirer des traites sur l'avenir* » pour assurer un niveau de vie décent à sa famille, plutôt que de priver les siens en permanence comme des miséreux. D'ailleurs, comme beaucoup de monde à son époque, Proudhon associe, plus ou moins consciemment, la misère à l'immoralité, cette dernière étant supposée la cause de la première. Ainsi, son sens de la dignité humaine, et l'idée qu'il se fait de sa mission de défenseur du prolétariat, lui commandent de procurer à sa famille un certain niveau de vie, qu'il qualifie de « *pauvreté honorable* » ou de « *pauvreté joyeuse* », à égale distance entre richesse et misère qui apportent, chacune à sa façon, une dépendance à l'égard de l'argent. Pour cela, Proudhon trouve normal que son éditeur lui fasse des avances régulières et que ceux de ses amis qui le peuvent lui prêtent de l'argent. D'autant plus qu'il a conscience d'être une personnalité, comme le prouvent les gros tirages de ses

journaux et de ses ouvrages, dont le retentissement est énorme, ainsi que les droits d'auteur élevés qu'il touche, et la place qu'il occupe dans le paysage intellectuel de son époque.

En résumé, on peut dire que l'attitude proudhonienne face aux biens matériels est faite de détachement et de liberté. Nous retrouvons ici le moraliste, qui pense que le bonheur ne réside pas dans la jouissance mais dans la dignité morale, et qui ne veut pas être l'esclave des biens matériels, auxquels il n'accorde qu'une importance secondaire. Ainsi, même en proie à de graves difficultés financières, Proudhon a toujours refusé des sommes d'argent qui pourraient aliéner sa liberté ou le compromettre moralement, c'est-à-dire le rendre infidèle à ses idées.

En fin de compte, l'une des caractéristiques de Proudhon, c'est une grande rigueur morale et son souci d'une parfaite cohérence entre sa pensée et ses actes.